

ALBERT CAMUS  
ROGER MARTIN DU GARD

# Correspondance

1944-1958

ÉDITION ÉTABLIE,  
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE  
PAR CLAUDE SICARD

*nrf*

GALLIMARD



CORRESPONDANCE  
ALBERT CAMUS  
ROGER MARTIN DU GARD  
1944-1958



ALBERT CAMUS  
ROGER MARTIN DU GARD

# CORRESPONDANCE

1944-1958

*Édition établie, présentée et annotée  
par Claude Sicard*

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
cinquante exemplaires sur vélin pur fil  
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 50.*

Cet ouvrage est publié avec le soutien de la Fondation d'entreprise  
La Poste.

La Fondation d'entreprise La Poste a pour objectif de soutenir l'expres-  
sion écrite en aidant l'édition de correspondances, en favorisant les mani-  
festations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en  
encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en  
s'engageant en faveur des exclus de la pratique, de la maîtrise et du plai-  
sir de l'expression écrite, [www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org)



© Éditions Gallimard, 2013.

## PRÉFACE

De qui donc parlait José Saramago, l'écrivain portugais, Prix Nobel de littérature en 1998, lorsqu'il déclarait : « Nous avons là deux amis dont la relation repose sur le respect et la compréhension mutuels. Chacun des deux peut dire de l'autre : "Lui, c'est un véritable ami" » ? De Roger Martin du Gard et d'Albert Camus ? S'il avait connu la correspondance que nous publions aujourd'hui, cette hypothèse n'aurait pas de quoi surprendre.

Or, c'est de Don Quichotte et de Sancho Pança qu'il s'agissait<sup>1</sup> ! Faut-il pour autant taxer de farfelu tout rapprochement avec nos deux Prix Nobel ? Voire... En 1956-1957, deux humanistes espagnols, Ángel María Ortiz, journaliste et homme politique à Bilbao et son frère Rafael Ortiz Alfau, peintre aquarelliste, avaient eu l'idée de demander à des écrivains et des artistes leur définition du héros de Cervantès<sup>2</sup>... Parmi les quelque trois cents réponses reçues, deux nous intéressent directe-

1. Émission télévisée diffusée par Arte, le 4 mars 2005 : « La Légende de Don Quichotte. »

2. Marcelle Mahasela a signalé pour la première fois cette initiative dans son article « Albert Camus et Don Quichotte », *Bulletin de la Société des études camusiennes*, n° 76, septembre 2005, p. 6-15.

ment<sup>1</sup>. Albert Camus, qui avait publié dans *Le Monde libertaire*, en 1955, « L'Espagne et le Donquichottisme<sup>2</sup> », en extrait, à deux mots près, ces quelques lignes : « Un refus qui est le contraire du renoncement, un honneur qui plie le genou devant l'humilié, une charité qui prend les armes, voilà Don Quichotte... » Roger Martin du Gard, quant à lui, envoie cette déclaration dénuée d'ambiguïté : « Je n'ai jamais eu aucun goût pour l'héroïsme. J'ai toujours évité les héros. Chaque fois que j'ai lu Cervantès, c'est à Sancho qu'allaient toutes mes sympathies fraternelles... octobre 1957. »

Que l'auteur des *Thibault* force ici la note ne doit pas nous étonner : même si le mot de Gide le décrivant « tapi dans son matérialisme comme un sanglier dans sa bauge<sup>3</sup> » est aussi cruel qu'injuste, Martin du Gard, loin des convulsions du monde, a constamment observé une prudente réserve, soucieux, pour réaliser son œuvre, d'un abri sûr en marge de « la foire sur la place » et de ses « combats ». À l'inverse, on sait la fascination du jeune Albert Camus pour le chevalier à la triste figure, « héros de l'absurde et de l'insensé », comme l'appelle Jacqueline Lévi-Valensi<sup>4</sup> — le pourfendeur de l'oppression, de l'injustice et du malheur des humbles. « Don Quichotte se bat et ne se

1. Nous remercions vivement M. Luis María Ortiz, fils d'Ángel María, de nous avoir communiqué ces deux textes en nous autorisant à les publier.

2. Article du 12 novembre 1955, repris dans A. Camus, *OC III*, Gallimard, 2008, p. 980 (« Bibliothèque de la Pléiade »).

3. Note du 1<sup>er</sup> mars 1927, dans André Gide, *Journal 1889-1939*, Gallimard, 1960, p. 831 (« Bibliothèque de la Pléiade »).

4. « Entre La Palisse et Don Quichotte », *Camus et le lyrisme*, Actes du Colloque de Beauvais, 31 mai-1<sup>er</sup> juin 1996. Textes réunis par J. Lévi-Valensi et Agnès Siquel, SEDES, 1997, p. 41.



résigne jamais », rappelle Camus<sup>1</sup>. Qu'il « échoue dans le siècle » prouve son inadéquation à l'époque, non la vanité de son espérance. D'un côté, la réalité, de l'autre la passion exaltée d'un idéal « inactuel » — entre les deux une tension fiévreuse qui donne sens à son combat, incarnée dans le couple indissociable créé par Cervantès : comme Don Juan sans Sganarelle, Don Quichotte ne se conçoit sans son valet Sancho, qui lui sert à la fois de miroir et de pierre de touche. De surcroît, il faut se garder de méconnaître la métamorphose progressive que subit Sancho sous l'influence du chevalier dont les vertus sont contagieuses :

*Sancho, tu deviens de jour en jour moins naïf et plus avisé.*

*— C'est parce que vous avez dû me passer un peu de votre sagesse, monsieur<sup>2</sup>.*

Complicité pétrie d'estime, de compréhension et de respect, qui souligne la pertinence du jugement de Saragamo, et nous ramène aux relations, au départ improbables, entre Roger Martin du Gard et Albert Camus.

Dans la préhistoire de ces relations, un bref rappel : dès les années 20, l'auteur des *Thibault* avait éprouvé pour tout ce que représentait André Gide l'aventureux, prompt à bondir aux extrêmes de lui-même et à s'enflammer pour toutes les causes, une sorte de fascination-répulsion dont témoigne par exemple, en 1926, son opinion, après trois jours parisiens auprès de son ami retour du Congo, sur

1. OCIII, p. 980.

2. *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, traduction d'A. Schulman, Éditions du Seuil, 1997, p. 162.

la mission que s'est donnée celui-ci de dénoncer les méfaits du colonialisme en Afrique noire. (Avec quelle force et quel courage le jeune Camus, passionné par l'œuvre de Gide dès l'âge de dix-neuf ans, stigmatisera, quelque treize ans plus tard, la « Misère de la Kabylie » !) Martin du Gard, devant cette nouvelle expérience gidienne, écrit à Marcel de Coppet : « Ce qui est sublime, c'est de s'indigner, à cinquante-huit ans [*sic*], comme tout cœur généreux le fait entre quinze et vingt-cinq. Et nous n'avons pas à être fiers de constater que nous nous sommes plus ou moins acclimatés à ce spectacle écœurant. Acclimaté, non, moi, je n'ai cessé de le fuir, en m'isolant, en élevant des digues entre moi et le monde : un jour viendra peut-être où le Verger et le Tertre apparaîtront comme des monuments de mon désespoir... Mais il y a, malgré tout, à voir le monde tel qu'il est, hideux, inconciliable avec les idées de justice et de beauté, un amer sentiment de stabilité, d'équilibre, que Gide ne connaîtra jamais. J'ai songé, depuis longtemps, à réviser le procès de Sancho Pança... Et ces trois jours avec Gide m'ont bien souvent fait penser à Cervantès — sans ironie — avec une tendre sympathie, et tantôt un peu d'envie et tantôt un peu d'irritation contre ce qu'une telle chevauchée suppose encore de foi inutile<sup>1</sup>... » Texte capital à nos yeux : thématique, et même vocabulaire y soulignent et le refus « indigné » du monde tel qu'il est, « écœurant », « hideux », opposé à toute idée « de justice et de beauté »,

1. Lettre du 4 juillet 1926, citée dans RMG, *Journal* II, p. 516. RMG avait fait bâtir « Le Verger » dans la propriété de ses parents, à Augy (Sancergues, Cher) au lendemain de son mariage, et il vient de réaménager le Tertre, près de Bellême (Orne), qui sera jusqu'à sa mort son refuge privilégié.

et les deux visages de la révolte induite par ce refus : ou bien le refuge « désespéré » dans la création littéraire — seul engagement qui vaille, lorsque guettent le besoin de résignation ou le risque de contagion par le virus de la violence et du mal absolu, formes modernes de la peste —, ou bien la « chevauchée » contre les moulins à vent du combat quotidien, dont Martin du Gard ne méconnaît ni la grandeur ni la sincérité, tout en regrettant qu'elle ne puisse à l'évidence s'inscrire dans la durée...

On le voit : quinze ans avant qu'il ne rencontre Albert Camus, Roger Martin du Gard était prêt à le comprendre, à l'accueillir avec cette « tendre sympathie » qu'il portait au héros de Cervantès — sinon à « envier » la générosité de sa fougue.

Pourtant, rien en apparence ne les prédisposait à une quelconque entente. À commencer par l'âge : plus d'une génération le sépare d'Albert Camus. Lorsque celui-ci vient au monde, en 1913, Martin du Gard publie *Jean Barois*. Il a trente-deux ans, il est marié, père de famille, archiviste-paléographe après une thèse d'archéologie soutenue à l'École des Chartes, il a fait paraître à compte d'auteur son roman *Devenir!* après avoir accumulé nouvelles et esquisses romanesques où se sont forgées ses armes d'écrivain. Quand leurs routes vont se rejoindre, le cadet, dont l'itinéraire jusque-là aura surtout été celui d'un journaliste, sera à l'aube de son œuvre de création, alors que Martin du Gard aura vu la sienne couronnée par le prix Nobel de littérature et par la publication de *l'Épilogue des Thibault*.

Mais surtout leurs origines sociales sont aux antipodes ! Issu de la moyenne bourgeoisie parisienne, Martin du

Gard, lycéen et pensionnaire d'une institution religieuse puis, un temps, chez un précepteur, a vécu, isolé, dans un foyer équilibré, une jeunesse insouciante, libérée de soucis matériels, confiante en un avenir ouvert sur « tous les champs du possible », où sa vocation, en se donnant carrière, le dispensait... de faire carrière ! C'est pourquoi retentit si profondément sur lui, comme sur toute sa génération, le traumatisme de la Première Guerre mondiale... Le vieux monde des certitudes s'écroulait dans le sacrifice de millions d'innocents, les équilibres économiques et les structures politiques semblaient définitivement compromis. Martin du Gard, pour « mériter d'avoir été épargné », allait, dès l'armistice, réformer symboliquement son train de vie et, comme il l'indiquait à sa femme et à ses amis, « faire un saut dans la pauvreté »... Camus, lui, n'a pas eu à choisir : c'est dans la misère qu'il est né et qu'il a grandi. Élevé sans père, auprès d'une grand-mère acariâtre et bornée et d'une mère illettrée, coupée du monde et usée par les ménages, il n'a dû son salut intellectuel qu'à l'un de ces « hussards noirs de la République » dont l'école primaire laïque était le champ d'action : loin d'enseigner seulement aux enfants les rudiments de l'instruction, M. Louis Germain était *un maître*, s'efforçant de leur inculquer les principes de la morale et de les préparer au combat de la vie en tâchant de réparer l'injustice de la pauvreté. On sait comment, grâce à lui, le petit Albert put excellemment tirer profit des leçons du lycée et se préparer sans doute au professorat de philosophie. Mais, à dix-sept ans, la maladie compromet cet avenir et lui interdit même de poursuivre la pratique du football, où s'épanouissaient son esprit d'équipe et son sens de la solidarité. Astreint, pendant l'été, à

de petits travaux pour seulement subsister, Albert Camus sait, à l'âge habituel de l'insouciance adolescente, le prix de l'effort, de la lutte à mener sur deux fronts : la vie matérielle et le mal intérieur qui ne le quittera plus. On comprend qu'il ait pu écrire en 1945 dans son *Cahier V* : « Je sais que je me tiens debout par cet effort même et que si je cessais un seul instant d'y croire, je roulerais dans le précipice. C'est ainsi que je me tiens hors de la maladie et du renoncement, dressant la tête de toutes mes forces pour respirer et pour vaincre. C'est ma façon de désespérer et c'est ma façon d'en guérir<sup>1</sup>. »

Le 4 décembre 1944, Roger Martin du Gard commence ainsi sa première lettre à Camus, dont il lit fidèlement les éditoriaux dans *Combat* : « Mon cher Albert Camus (Nous avons assez d'amis communs pour que je me permette cette familiarité, n'est-ce pas ?). » Et Camus de répondre, le 23 décembre : « Oui, nous nous connaissons depuis longtemps. Surtout je vous connais depuis longtemps... »

Les « amis » dont parle Martin du Gard sont essentiellement ceux du groupe Gallimard, Gaston en tête, son condisciple au lycée Condorcet, qui, après avoir accueilli *Jean Barois*, est son plus fidèle soutien depuis plus de trente ans. Auprès du « patron » des Éditions de la NRF, citons Jean Paulhan, Marcel Arland, André Malraux plus encore, dont Camus a dévoré et médité *La Condition humaine* dès l'âge de vingt ans, et adapté pour la scène du Théâtre du Travail, à Alger, en janvier 1936, *Le Temps*

1. A. Camus, *OC II*, 2008, p. 1035.

du mépris... Malraux lui avait envoyé un télégramme laconique : « *Joue*<sup>1</sup>. » Les deux hommes se sont rencontrés pour la première fois en mars 1939. Fin mai 1941, après avoir lu le manuscrit de *L'Étranger*, Malraux écrivait à Pascal Pia : « Je vais passer le manuscrit à Roger Martin du Gard, homme de bon conseil. Puis, par lui ou autrement, si Camus le désire, à Gallimard<sup>2</sup>. » André Malraux était alors au Cap-d'Ail et pouvait aisément communiquer avec Roger Martin du Gard à Nice. Et comme Camus avait ses « trois absurdes » à publier (*L'Étranger*, *Le Mythe de Sisyphe* et *Caligula*) Pascal Pia lui indiquait : « Si G[aston] G[allimard] se montrait *a priori* réticent pour trois livres — ce qui serait normal —, l'intervention, après lecture, de Malraux et de Martin du Gard arrangerait sans doute les choses<sup>3</sup>. » Et, le 31 mai : « En ce moment, *L'Étranger* doit être entre les mains de Martin du Gard<sup>4</sup>. » Malheureusement, aucun document écrit ne vient le confirmer. La correspondance reçue par Malraux est très lacunaire : les lettres de Martin du Gard conservées par lui et recueillies dans la *Correspondance générale* ne contiennent aucune allusion à Camus et, chose plus troublante, rien ne prouve une intervention de Martin du Gard auprès de Gaston Gallimard ou de Jean Paulhan jusqu'à l'acceptation enthousiaste de

1. A. Camus, *OCI*, 2006, p. 1432. On pourra lire dans le *Cahier I* de Camus (novembre 1936) une note sur l'opposition Orient / Occident et le « cas Malraux » (*OCII*, p. 812) et, en février 1938, une réflexion sur « l'esprit révolutionnaire » et la manière dont Malraux a su le traduire avec « émotion », sans « prouver » (*ibid.*, p. 849).

2. A. Camus et Pascal Pia, *Correspondance 1939-1947*, présentée et annotée par Yves Marc Ajchenbaum, Fayard/Gallimard, 2000, p. 68.

3. *Ibid.*, p. 69.

4. *Ibid.*, p. 71.

*L'Étranger* par ce dernier en novembre 1941. De plus, les lettres de Malraux à Martin du Gard sont rarement datées, et la tentative de datation par le destinataire, manifestement postérieure à sa lecture, n'est pas toujours fiable. Ainsi lit-on sous la plume de Malraux, le 9 [octobre 1942] : « Réponses aux questions : [...] Camus — Vous savez que je suis très chaud sur celui-là. 26 ans [*sic*]. Le *sens* du livre lui ressemble, mais non l'écriture, volontairement élaguée ; ni l'anecdote. Auteur d'un essai philosophique que vous allez lire, et d'un *Caligula*<sup>1</sup>. » On regrette de ne pouvoir connaître les « questions » de Martin du Gard sur ce « Camus » dont il a dû lire le livre, mis en vente début juin 1942, tandis que *Le Mythe de Sisyphe*, cet « essai philosophique » annoncé par Malraux, le sera le 16 octobre. De même, quand celui-ci écrit à son ami, le 29 mars [1943] : « Vous ne m'avez pas dit ce que vous pensiez de Camus<sup>2</sup> », la réponse de Martin du Gard, qui serait essentielle, nous manque. Elle n'est attestée que par le mot de Malraux d'avril 1943 : « D'accord sur Camus<sup>3</sup>. »

En revanche, Martin du Gard dit à René Serre, le 10 avril 1943 : « Si vous avez lu *Le Mythe de Sisyphe* d'A[bert] Camus (*NRF* 42) (qui contient sous une forme discutable des pages remarquables, et un point de vue, une

1. BnF, Fonds RMG, NAF 28190, vol. 117, fol. 106. Le lapsus sur l'âge de Camus, qui a vingt-neuf ans, révèle peut-être l'impression de jeunesse et d'enthousiasme qu'il a laissée à Malraux !

2. *Ibid.*, fol. 97. La date du 29 mars [1942] sous laquelle cette lettre a été classée ne peut convenir, car Malraux y évoque le *Stendhal* de Jean Prévoist, qui date du 9 novembre 1942, *Les Voyageurs de l'impériale*, le roman d'Aragon, dont l'achèvement d'imprimerie est du 18 décembre 1942, et le film *Les Visiteurs du soir*, de Marcel Carné, sorti le 5 décembre 1942.

3. *Ibid.*, fol. 111.

attitude devant la vie, qui fait mieux comprendre la signification de son excellent roman *L'Étranger*) vous avez dû être frappé comme moi par l'épigraphe, prise à Pindare : « Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise tout le champ du possible<sup>1</sup> ! » Et, le 2 juin 1943, il écrit encore aux Sartiaux : « Avez-vous lu un livre qui trouve grand crédit dans la jeunesse, *Le Mythe de Sisyphe*, de Camus, l'auteur d'un roman curieux, *L'Étranger*<sup>2</sup> ? »

Qu'il ait eu ou non communication, avant sa publication, du manuscrit de *L'Étranger*, Roger Martin du Gard, à la fin de l'année 1944, connaît donc parfaitement l'œuvre de son cadet, si chaleureusement soutenu par Malraux. De surcroît, Camus a été engagé comme lecteur de la maison Gallimard en novembre 1943, et il a siégé en décembre au jury du Prix de la Pléiade. Enfin, il occupe depuis fin mai 1944, rue Vaneau, le studio de Catherine Gide, mis à sa disposition par Mme Théo Van Rysselberghe et sa fille Élisabeth Herbart, mère de Catherine : « Albert Camus, relation de la dernière heure, que je ne connaissais que par ses deux livres, mais où je sens déjà la possibilité d'un ami », écrit la Petite Dame dans ses *Cahiers*, le 3 juin 1944<sup>3</sup>.

Parmi ces « amis » communs à Martin du Gard et à Camus, n'ayons garde d'omettre Pierre Herbart, que l'auteur des *Thibault* a rencontré dès 1933 et qui, en septembre 1935, lui apparaissait « violemment sympathique<sup>4</sup> ».

1. *Corr. gén.* VIII, p. 448-449.

2. *Ibid.*, p. 480.

3. *Cahiers André Gide*, 6, Gallimard, 1975 ; *Les Cahiers de la Petite Dame*, III, éd. de Claude Martin, p. 317.

4. RMG, *Journal* II, p. 1151.



Après avoir organisé la Résistance en Bretagne-Normandie et y avoir mis en place, à la demande du Mouvement national de Libération, les nouvelles autorités civiles départementales avant l'arrivée des Américains, Herbart a été appelé par Camus à *Combat*, où il va signer des éditoriaux en alternance avec Henri Calet et Camus lui-même : le journal l'annoncera le 8 décembre 1944. Quant à André Gide, installé en Afrique du Nord depuis 1942, il enverra bientôt à Camus deux articles pour *Combat*, publiés en décembre 1944 et janvier 1945.

Roger Martin du Gard, quand il prend l'initiative de cette correspondance, est donc bien fondé à évoquer tout le réseau amical tissé entre lui et ce jeune écrivain tellement riche de promesses, dont l'activité éditoriale dans un journal ne freine nullement la production spécifiquement littéraire et philosophique que viennent d'inaugurer *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe*. Quant à Camus, il ne pouvait naturellement ignorer l'œuvre de son aîné : en a-t-il eu connaissance d'abord par ouï-dire, avant de la lire, la chose est probable, mais nous ne savons à quel moment cette découverte s'est produite : aucune mention dans ses *Cahiers*, ni dans ses lettres déjà publiées... Pourtant, la préface que, dix ans plus tard, il donnera aux *Œuvres complètes* de Martin du Gard révèle une lumineuse pénétration de ces écrits et, à la fois, une chaleureuse compréhension de l'homme autant que de l'écrivain. Car, si elle se développe sur un plan intellectuel et esthétique, l'amitié dont leur correspondance retrace le décours se situe d'abord dans l'affectif. Ce n'est pas le moindre intérêt de cet échange : même si l'épistolier Camus conserve, ici comme avec ses autres correspondants, une relative réserve, faite de pudeur

autant que de fierté<sup>1</sup>, avec Martin du Gard, on le sent d'emblée « en confiance ». Rappelons-nous ce que cet affamé de « contacts » écrivait dans son premier *Cahier*, le 13 février 1936 : « Je demande aux êtres plus qu'ils ne peuvent m'apporter. Vanité de prétendre le contraire. Mais quelle erreur et quelle désespérance ! » Et, quelques lignes plus loin : « On va voir un ami plus âgé pour lui dire tout. Du moins ce quelque chose qui étouffe. Mais lui est pressé. On parle de tout et de rien. L'heure passe. Et me voici plus seul et plus vide. Cette infirme sagesse que je tente de construire, quel mot distrahit d'un ami qui m'échappe viendra la détruire<sup>2</sup> ! » Il n'est pas exagéré d'affirmer que Martin du Gard, avec sa lucidité compréhensive et tolérante, sa réceptivité, sa simplicité naturelle et la chaleur de son écoute, a aidé Camus à supporter « ce qui étouffe » et qui n'a pas besoin d'être dit pour être partagé.

Rien n'est banal dans les lettres que l'on va lire ni dans les échanges qu'elles laissent deviner. Balayées les discriminations sociales, puisque, chez l'un comme chez l'autre, le « métier » d'écrire, selon le mot que Camus affectionne, en les libérant de leur conditionnement initial, milite pour l'égalité, la justice et l'humble bonheur des hommes. Quant à la différence des âges, on le verra, c'est un atout pour tous les deux. Roger Martin du Gard, apparu quinze ans après Jean Grenier dans la vie de

1. Un exemple significatif : le 11 décembre 1942, après avoir évoqué pour Pascal Pia, depuis le Panelier, son « pays de vent et de froid » et son impression « d'être au bout du monde », sans nouvelles de sa famille, il s'interrompt brusquement : « J'arrête ici cette lettre qui pousse à la confiance » (*op. cit.*, p. 121).

2. A. Camus, *OC II*, p. 801-802.

Camus, joue pour lui le même rôle tutélaire que son ancien professeur, à cette nuance près que ne pèse pas sur leurs rapports l'originelle distance de l'élève au maître. Habité par une « exténuante passion de créer » hors de laquelle il se sent « le plus démuné et le plus nécessaire des êtres<sup>1</sup> », Camus, cet éternel insatisfait, a besoin, périodiquement, de se sentir encouragé à être lui-même. Il confiait à son *Cahier*, en octobre 1945 : « À trente ans, du jour au lendemain, j'ai connu la renommée. Je ne le regrette pas. J'aurais pu en faire plus tard de mauvais rêves. Maintenant je sais ce que c'est. C'est peu de chose<sup>2</sup>. » Et, en mars 1951 : « Tout accomplissement est une servitude. Il oblige à un accomplissement plus haut<sup>3</sup>. » Martin du Gard, si prompt lui-même à douter, à se remettre en question, à fuir les honneurs et à relativiser la vaine « gloire », est l'*alter ego* de Camus, l'exact opposé de « l'intellectuel de 1950 qui croit qu'il faut se raidir pour se grandir<sup>4</sup> ». Il incarne humblement les exigences d'un art au service de la dignité de l'homme, dressé de toutes ses forces contre les intimidations de la violence et les risques de la servitude. Point ici de spéculations abstraites : Martin du Gard, qui se plaisait à affirmer n'avoir pas la tête philosophique, travaillait en pleine pâte, attentif à cerner la réalité frémissante des individus aux prises, corps et cœurs, avec l'Histoire. Comment, en parallèle, ne pas se souvenir de la confiance de Camus : « Pourquoi suis-je un artiste et non un philosophe ? C'est que

1. Note de son *Cahier* VII, écrite en 1952, aux approches de la quarantaine (A. Camus, *OC* IV, p. 1135).

2. *Cahier* V, A. Camus, *OC* II, p. 1033.

3. *Cahier* VI, A. Camus, *OC* IV, p. 1105.

4. *Cahier* VII, A. Camus, *OC* IV, p. 1137 (note de 1952).

je pense selon les mots et non selon les idées<sup>1</sup>. » Les mots, la « belle forme, expression de la plus haute révolte<sup>2</sup> »... Déjà en 1937, Roger Martin du Gard déclarait dans son *Discours de Stockholm* que, « dans ce siècle où chacun *croit* et *affirme*, il n' [est] peut-être pas inutile qu'il y [ait] tout de même des *hésitants* qui *mettent en doute* et qui *interrogent* ; des indépendants qui se déroberont à la fascination des idéologies partisans<sup>3</sup>... ».

Lorsque Camus assure, en 1951 : « Aux quelques hommes qui m'ont permis d'admirer, j'ai une dette de reconnaissance, la plus élevée de ma vie<sup>4</sup> », on peut affirmer, sans risque d'erreur, que Martin du Gard est du nombre de ces « happy few ». L'année suivante, sa dédicace manuscrite inscrite sur la première page de « L'Artiste en prison », ce bel hommage de Camus à Oscar Wilde, qui sert de préface à la *Ballade de la geôle de Reading*, ne trompe pas, et Martin du Gard en a été touché. On y lit en effet : « J'ai pensé à vous envoyer ceci parce qu'on peut y trouver quelque chose de ce que je dois à deux ou trois écrivains dont vous êtes. » Or, ce credo préfigure le *Discours de Stockholm* et la conférence d'Upsal sur « L'Artiste et son temps ». Ce que Camus affirme à propos de Wilde, et qu'il redira en 1957, est parfaitement justifié par l'exemple de Martin du Gard : « Pourquoi créer, si ce n'est pour donner un sens à la souffrance, fût-ce en disant qu'elle est inadmissible ? La beauté surgit à cet instant des décombres de l'injustice et du mal. [...] Aucune

1. *Cahier V*, A. Camus, OC II, p. 1029 (note d'octobre 1945).

2. *Ibid.*

3. Lire l'intégralité de ce *Discours* en Annexes, p. 201-205.

4. *Cahier VII*, A. Camus, OC IV, p. 1128.

LETTRES CROISÉES AVEC JEAN TARDIEU (1923-1958).  
LE LIEUTENANT-COLONEL DE MAUMORT.

*Cahiers Roger Martin du Gard*

CAHIERS ROGER MARTIN DU GARD, I.

CAHIERS ROGER MARTIN DU GARD, II.

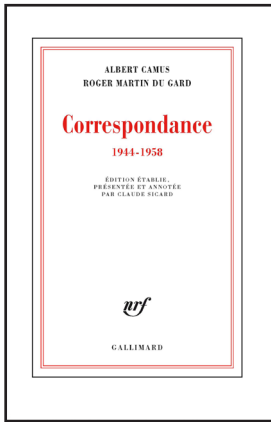
CAHIERS ROGER MARTIN DU GARD, III. Actes du Colloque international de 1992 (« Les cahiers de la NRF »).

CAHIERS ROGER MARTIN DU GARD, IV. Inédits et nouvelles recherches, 1. (« Les cahiers de la NRF »).

CAHIERS ROGER MARTIN DU GARD, V. L'Écrivain et son Journal. Actes du Colloque international de 1994 (« Les cahiers de la NRF »).

CAHIERS ROGER MARTIN DU GARD, VI. Inédits et nouvelles recherches, 2. (« Les cahiers de la NRF »).

CAHIERS ROGER MARTIN DU GARD, VII. Théâtre et cinéma (« Les cahiers de la NRF »).



Correspondance 1944 - 1958  
Albert Camus  
Roger Martin du Gard

Cette édition électronique du livre *Correspondance 1944 - 1958*  
d'Albert Camus et Roger Martin du Gard  
a été réalisée le 2 septembre 2013 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 978-2-07-013925-5 - Numéro d'édition : 247141).  
Code Sodis : N53931 - ISBN : 978-2-07-247939-7.  
Numéro d'édition : 247143.